Document generated on 06/01/2025 4:14 a.m.

Liaison

Diane Génier
Des gestes confiants et rituels

Françoise Charron

Number 56, March 1990

Cultur'Elles

URI: https://id.erudit.org/iderudit/42663ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Charron, F. (1990). Diane Génier : des gestes confiants et rituels. *Liaison*, (56), 34–35.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Diane Génier

Des gestes confiants et rituels

... attendant du monde obscur la leçon de la lumière
Gaston Bachelard

par Françoise Charron

Son beau rire résonne clair dans son atelier baigné de la lumière bleutée d'une fin d'après-midi d'hiver. Au mur est épinglé un grand papier où s'ébauche un nouveau dessin. L'atmosphère fleure bon les pigments colorés, la cire d'abeille et la térébenthine dont les pots se côtoient sagement sur la table de travail.

Il n'y a pas si longtemps, Diane Génier appliquait les pigments en poudre directement sur le papier. Elle explore maintenant cette technique ancienne où se mêlent pigments et cire. Après bien des essais, elle a enfin trouvé le bon dosage qui veloute les paysages imaginés de ses dessins où se profilent et s'interrogent des personnages inquiets. Cette mixture peut se lisser en taches ou se griffer des marques du matériel d'application, gants de caoutchouc texturés, chiffons givrés de vieille cire. Bientôt, elle expérimentera l'encaustique, cette technique première des peintres anciens : cire d'abeille chaude, résine et pigments.

La transformation des matérieux, des êtres humains, ça me fascine. C'est pour la même raison que j'aime jardiner. Ce qui m'intéresse, c'est de transformer les légumes en marinades, les petits fruits en confitures. L'alchimie, quoi!

Diane Génier dessine depuis toujours. Toute petite déjà, sur la ferme de Chrysler où elle est née en 1956, elle savourait les heures qui la trouvaient penchée sur ses cahiers à dessin. Un peu plus tard, elle se plaisait à reproduire avec application les dessins de mode publiés dans les journaux. À l'école, une enseignante l'encourage fortement; dès l'âge de 14 ans, il est clair que le dessin sera sa vie. Elle fera d'ailleurs partie des étudiants et étudiantes fondateurs du programme d'arts visuels au Cégep de l'Outaouais; puis, en 1975, ses études la conduisent à l'Université Laval où elle obtient un baccalauréat avec spécialisation en mouvement.

Ces années d'apprentissage à Québec sont fructueuses. Elle apprend à dessiner les corps, à les ressentir, à les inventer, à les tracer de mémoire. Elle travaille en noir et blanc, sur des surfaces grand format dès le début. Il lui faudra toujours de vastes surfaces pour créer, à la mesure du ressenti de son propre corps, à la mesure de la poussée intérieure qui la fait dessiner sans relâche. Diane Génier maîtrise la ligne qui, comme telle, disparaîtra peu à peu de son travail. *Quatre, cinq ans de dessin de base, comme les grands maîtres le disent. Ensuite, ça prend cinq ans à se désintoxiquer de l'université.*

L'artiste explore aussi la sculpture : elle crée des grands objets avec des matériaux hétéroclites, marchant déjà sur la voie de la transformation, mutant le vieux en neuf par le travail de ses mains. Mais son amour du dessin reste entier, voire premier.

Diane Génier
Détail, Cathédrale II

Photo : Vincent Charette

Se fabriquer à neuf à chaque tracé

À travers son exploration, son expérimentation, une constante se dégage : la figure humaine qui s'installe, respire, vibre dans ses dessins, qui cherche le sens de son être au monde, qui éprouve sa solitude, qui questionne la misère et la pauvreté, qui ploie passive sous la cruauté du monde et frémit de sa beauté, qui, enfin, poursuit sa quête au milieu de paysages oniriques, visionnaires.

Par nécessité et désir de saisir le monde, de se comprendre en ce monde, de se fabriquer à neuf à chaque tracé, avec chaque œuvre qui prend forme, Diane Génier construit des univers où les paysages aux couleurs de la terre étreignent des personnages qui semblent en émerger, tantôt en masses obscures tantôt en ombres claires, la lumière de ses visions surgies des profondeurs.

Sensible à la diffusion d'être des femmes, des hommes et des enfants bousculés par notre société en questionnement, l'artiste filtre et donne à lire par le dessin ses émotions et ses sentiments qui prennent la forme de ces personnages hantés et qui, à leur tour, hantent le regard ouvert sur eux. Ses dessins s'esquissent à la façon d'un roman qui raconterait ses va-et-vient entre les mondes intérieur et extérieur, sa recherche de l'équilibre au cœur de la tragi-comédie humaine.

Un temps fertile

En 1984, stimulée et nourrie par la lecture des réflexions philosophiques et poétiques de Gaston Bachelard, Diane Génier entre dans une période très productive durant laquelle elle livre en gestes confiants et rituels ses images au papier. Durant cette période elle présente quatre expositions solo et participe à pas moins de quatorze expositions collectives, tant dans la région d'Ottawa qu'au Canada et à l'étranger. Des collectionneurs privés, une corporation municipale et la Banque d'œuvres d'art du Canada lui achètent des créations. À la même époque, elle participe à la fondation de la galerie d'art contemporain Axe Néo-7 et du centre de production multidisciplinaire Daïmon, à Hull.

Depuis l'automne dernier, Diane Génier s'impose une réflexion à neuf sur son expression formelle. Elle questionne le sens de son apport et sa manière. Elle prête écoute au murmure profond de ses personnages saisissants. Elle éprouve le besoin d'une maîtrise renouvellée de sa production. L'atelier, son athanor, l'appelle pour la transformation. Déjà, elle plonge ses doigts dans les pigments. Déjà, elle se remet à tracer sur les grands papiers blancs, comme autant de fenêtres sur sa vision du monde, ce que les voix des profondeurs lui chuchotent — et parfois lui crient — de la vie qui les étreint en paradoxe.